

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 3

MONTREAL, 22 FEVRIER 1896

No. 77

SOMMAIRE :

La Lettre du Père Lacombe, Destinée à être une bombe, C'est un effondrement, *Sic.*—La peine du Talion, *Canadien.*—L'affaire du curé Gill, *Curienæ.*—Foin - Foin.—Les Concerts Symphoniques, *Gamma.*—L'Une d'Elles, (du *Fijaro*), *Réné Bazin.*—Bibliographie : Une dévote, *Rioux de Maillon.*—Du Plagiat et de l'admiration aggressive.—Le Créancier, *Pierre Woff.*—Feuilleton du RÉVEIL : Rome, par *Emile Zola.*

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal.

LA LETTRE DU PERE LACOMBE

DESTINÉE A ÊTRE UNE BOMBE, C'EST UN EFFONDREMENT

Lisez-moi ce chef-d'œuvre monumental et vous pourrez peut-être vous dispenser d'en lire les commentaires, tant vous allez penser comme moi.

Voici :

EGLISE ST-PIERRE

107, rue Visitation,

Montréal, 20 janvier 1896.

L'HON. M. WILFRID LAURIER, M. P., OTTAWA.

Bien cher Monsieur,

Dans ce temps si critique, pour la question des écoles du Manitoba, permettez à un vieux missionnaire, aujourd'hui le représentant des évêques de notre pays, dans cette cause qui nous préoccupe tous, permettez-moi, dis-je, de faire appel à votre foi, à votre patriotisme et à votre esprit de justice, pour vous supplier de vous rendre à notre demande. C'est au nom de nos évêques, de la Hiérarchie, et des Canadiens catholiques, que nous demandons à votre parti dont vous êtes le si digne chef, de nous aider à régler cette fameuse question et cela en votant avec nous la loi remédiatrice.

Nous ne vous demandons pas de voter pour le gouvernement, mais pour le bill qui doit nous rendre nos droits, ainsi que cela va être présenté dans quelques jours à la chambre.

Je considère, ou plutôt tous nous considérons que cet acte de courage, de bonne volonté et de sincérité de votre part et de ceux qui suivent votre politique,

sera grandement dans l'intérêt de votre parti, surtout au temps des élections générales.

Je dois ajouter que nous ne pouvons pas accepter votre proposition d'enquête, pour aucune raison, et nous ferons l'impossible pour la combattre.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous ne croyez pas devoir vous rendre à notre juste demande, et que le gouvernement qui veut nous donner la loi promise, soit battu et renversé, tout en tenant bon jusqu'à la fin de la lutte, je vous informe avec regret, que tout l'épiscopat comme un seul homme, uni au clergé, se lèvera pour soutenir ceux qui auront succombé en nous défendant.

Veillez me pardonner ma franchise, qui me fait vous parler ainsi. Quoique je ne sois pas votre ami intime, cependant je puis dire que nous avons été en bons termes. Toujours, je vous ai regardé comme un gentilhomme, un citoyen respectable et un homme habile pour être à la tête d'un parti politique.

Je fais des vœux pour que la divine Providence conserve votre courage et votre énergie pour le bien de notre commune patrie.

Je demeure avec respect et très sincèrement,

Honorable Monsieur,

Votre très dévoué et humble serviteur,

(Signé) : A. LACOMBE, O. M. I.

P.S.—Certains de votre parti me reprochent de m'éloigner de vous, et de vous ignorer. Vous avez trop de jugement pour ne pas comprendre ma position. N'ayant aucun parti politique, je m'adresse à ceux qui sont placés par le pays à la tête des affaires. Si un jour la voix de la nation vous appelle à la conduite de la chose publique, je vous serai loyal et confiant comme je le suis aujourd'hui avec ceux que vous opposez.

Si vous désirez me voir et avoir des explications plus détaillées, je serai à votre service, quand cela vous plaira, à l'Université d'Ottawa ou à votre chambre privée, pourvu que vous m'informiez de l'heure choisie par vous.

Je serai à Ottawa le 23 prochain pour y séjourner plusieurs jours.

(Signé) A. L., O. M. I.

Vous avez bien lu, n'est-ce pas ? Malgré que ce soit en assez mauvais français, vous avez bien compris ? Voyons, dites-nous, là, franchement, quel est le sentiment qui a envahi votre âme à la lecture de cette missive ? Est-ce un sentiment de colère, de haine et de vengeance ? Est-ce un sentiment de dégoût ou de pitié ? Ne serait-ce pas par hasard un sentiment de joie folle ou d'hilarité incontrôlable ? Parions que vous êtes un peu comme moi et que vous avez ressenti et goûté tous ces plaisirs à la fois ?

Il y a à peine quinze jours je disais et je prouvais dans ces mêmes colonnes du RÉVEIL que ces gens-là n'apprenaient rien.

Mon intention n'avait pas été de les traiter d'ignorants ; je voulais simplement démontrer que leur prétention est tellement grande qu'ils se croient au-dessus de tout enseignement et que leur outrecuidance est tellement enracinée qu'ils se croient au-dessus des hommes et ne reconnaissent à personne le droit de discuter avec eux ; je voulais aussi faire voir qu'ils sont tellement infatués d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent pas ouvrir les yeux à la lumière des échecs qui les frappent ; mais je vous avoue franchement que je ne les croyais pas capables de pousser ces vertus jusqu'au point de se rendre aussi ridicules que vient de le faire ce bon père Lacombe, O. M. I.

En passant, une petite réflexion me tape au cerveau : est-ce que les pères oblats monopolisent ces types-là ? Le père Paquin (la Cité du mal) ; le père Lacasse (les Mines) ; le père Lacombe (la diplomatie) ; tous O. M. I. !

Mais revenons à notre mouton, qui veut jouer au loup et même au lion. Je commence à croire qu'il est inutile de se casser la tête pour sauver notre clergé ; il ne veut pas être sauvé. Il n'y a de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Nous l'avons mis en garde de toute manière depuis des années ; il a fermé les yeux pour ne point voir. Naturellement il a répondu à nos bons conseils par des injures et même par des coups ; nous avons quelquefois courbé la tête, mais pas toujours.

Où en sommes-nous ? Les élections se font dans la Province de Québec à l'encontre de la volonté des curés et même des évêques ; dans tous les journaux on parle des curés, des prêtres, des évêques comme on le fait des politiciens, des politiciens ; plus de respect, même pour les Monseigneurs : on va jusqu'à les appeler "Michel" ! Est-ce assez scandaleux ? Et ce sont des journaux à bons principes qui en sont rendus là.

A qui la faute ?

Au clergé, beau dommage. Pourquoi laissait-il son sanctuaire sacré pour descendre dans

la rue faire le coup de poing avec la populace ? Pourquoi descendait-il des hauteurs où nous l'avions placé pour venir se mesurer avec des indignes dans les bas-fonds de la politique ?

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Notre clergé, de haut en bas, de bas en haut, a fréquenté des politiciens véreux et la glu de ces beaux messieurs est restée collée à sa soutane ; le peuple la voit ; il en a gémi longtemps, mais il commence à s'en moquer et même à en rire.

Aussi, est-il possible de ne pas avoir le fou rire quand on lit des élucubrations comme celles du père Lacombe. On a beau être prêtre, que diable, l'on doit toujours compter un peu avec le sens commun.

Que voulez-vous penser d'un bon vieux missionnaire, qui n'a jamais lu un journal, qui ne connaît pas un traitre mot de la politique et qui se permet tout-à-coup de vouloir en montrer au chef expérimenté, habile, érudit et âgé d'un grand parti politique. Et dans quels termes il le fait ! Si encore ce n'était que drôle ; mais c'est d'un bête ! Relisez un peu : " permettez à un vieux missionnaire, *aujourd'hui le représentant des évêques de notre pays dans cette cause qui nous préoccupe tous*" (pas vrai cela ; le vieux se vante, il fait de la pose ; il se grandit pour la circonstance, comme un coq montant sur ses ergots ; il est évident qu'il va chanter.) "C'est au nom de nos évêques, de la hiérarchie, et des canadiens catholiques que nous demandons à votre parti dont vous êtes le *si digne chef*, de nous *aider* à régler cette *fameuse* question, et cela *en votant avec nous la loi rémédiateurice*."

N'est-ce pas que c'est grand comme le monde ? On écrirait des volumes de commentaires sur cette phrase qu'il en resterait encore à exploiter. Voyez donc ce *nous* pour *je* ; ce *si digne chef* d'un parti que ces gens-là vilipendent depuis trente ans, qu'ils ont toujours combattu et qu'ils combattent encore par tous les moyens que l'enfer peut inspirer ; de LEUR *aider* à régler cette *fameuse* question, et cela en *votant* avec eux la loi rémédiateurice. *Avec eux*, n'est-ce pas sublime ? Il se croit ministre et premier

ministre, le bonhomme ! Et tous les autres sont en parlement, la belle affaire ! Ils sont tellement habitués à tout régenter que le père Lacombe a fini par croire qu'il avait le droit d'aller voter dans la Chambre des Communes à Ottawa !

Et cette loi rémédiateurice qui n'était pas encore pondue, quand cette lettre a été écrite, et que le père Lacombe veut faire avaler à M. Laurier, les yeux fermés. Il la connaissait donc d'avance, cette loi ? Nous le croyons ; elle est si mal faite qu'il n'est que tout naturel qu'elle soit sortie toute cuite de ce grand cerveau.

Le vieux continue : " Nous ne vous demandons pas de voter *pour le gouvernement*, mais *pour le bill* qui sera présenté dans quelques jours."

Laquelle des deux grandes vertus du saint missionnaire devons-nous le plus admirer ici ? est-ce sa naïveté ou sa bêtise ? Depuis quand peut-on voter pour une mesure présentée par un gouvernement sans, en même temps, voter pour ce gouvernement ? Pour un oblat je ne comprends pas qu'on soit si jésuite.

" Je considère que cet acte de courage sera grandement dans l'intérêt de votre parti, *surtout au temps des élections générales*." Est-ce assez canaille, hein ? Pour du *boodlage*, c'est du *boodlage*. Si Laurier ne saute pas sur ce pain bénit, c'est qu'il n'est pas affamé du pouvoir. Mercier, quand il a payé nos quatre cent mille piastres aux jésuites, devait en avoir de ces promesses à la Lacombe ! Il a vu ce qu'il en tournait.

Tous bleus, ces bons prêtres, et tous fanatiques ; on ne sort pas de là.

Mais voici que le doux missionnaire branle le goupillon : " Si vous n'obéissez pas, tout l'épiscopat *comme un seul homme*, uni au clergé, se lèvera contre vous" Cré nom d'un chien, ça se corse ; pauvre Laurier !

Je suis sûr qu'il aimerait mieux faire face à *un seul homme* qu'à cette meute. Allez maintenant vouloir être correct jusqu'au point de désavouer *La Patrie* ! A quoi auront servi toutes ces courbettes devant notre clergé ? Il

va se lever contre vous comme un seul homme ; c'est le père Lacombe qui l'a dit !

C'est vrai qu'il se rapproche ensuite et qu'il veut faire patte de velours ; mais, comme il ne s'y connaît pas, il fait patte de singe : "certains de votre parti (quel Iroquois) me reprochent de *m'éloigner* de vous, (quel malheur) et de vous ignorer (Ah, bah !);

" Mais n'ayant aucun parti politique, (à qui le dis-tu ?) je m'adresse à ceux qui sont placés par le pays à la tête des affaires : quand vous serez là, je m'adresserai à vous."

Peut-on être plus fin que cela ?

" Si vous désirez me voir et avoir des explications plus détaillées, je serai à votre service, pourvu que vous m'informiez de l'heure choisie par vous."

Et voilà ce que notre clergé peut produire ! Vraiment, j'ai bien ri tantôt ; mais je me sens maintenant porté à verser des larmes. N'est-ce pas l'effondrement ?

SIC.

Nous publierons dans le prochain numéro, l'article du Code Pénal sur la punition infligée aux personnes qui fabriquent du whiskey croche. La prison est généralement le lot des pauvres diables, mais il y a certains cas où l'on se contente d'imposer une amende.

LA PEINE DU TALION

Depuis quatre ans nous luttons contre l'influence indue du clergé, contre son intrusion dans nos affaires temporelles, aussi bien en matières politiques qu'en matières familiales. Dans cette lutte, nous avons trouvé la ruine, mais nous n'avons pas perdu courage et tant qu'il nous restera un souffle, nous demeurerons sur la brèche, certains d'accomplir un devoir social d'une haute portée.

Dans cette lutte, nous n'avons pas trouvé des adversaires, aveugles, féococ. Et nous devons dire, à la honte du plus grand nombre, que nos pires ennemis n'étaient pas dans les rangs du clergé dont nous combattons l'influence.

A la suite de la condamnation archi-épiscopale qui a porté une si grave atteinte à notre caisse, mais sans entamer nos convictions et notre courage, nous avons assisté au hideux spectacle d'une réjouissance publique et indécente dont nos confrères ont fait les frais.

A chaque nouvelle étape du procès du *Canada-Revue*, c'est-à-dire à chaque coup que nous recevions, nos bons et chers confrères se réjouissaient, congratulaient l'autorité ecclésiastique, prêtant leur assistance au clergé pour bien assujettir le baillon qui devait leur servir un jour.

Après le jugement de la cour de Révision rendu en faveur de Monseigneur par deux juges sur trois, la bonne presse fait sonner ses retentissantes trompettes en l'honneur des juges, des prêtres, de la religion et de toutes les institutions annexées.

Parmi les plus empressés à s'applatir, *l'Electeur* se fit tout particulièrement remarquer.

Oh ! si nous avons eu grain de cause (comme nous l'obtiendrons, il n'en faut point douter), si nous avons eu gain de cause et qu'une jurisprudence explicite nous ait arraché à l'influence néfaste d'un clergé bien intentionné peut-être, mais caduc et d'une exigence d'un autre âge, on aurait vu toute la presse, la bonne comme la mauvaise, se ranger de notre côté et accabler le vaincu.

Nous n'avons jamais demandé aux journaux, pas plus qu'aux particuliers, de se joindre à nous et de constituer une escorte imposante et encombrante. Nous nous sommes adressés et nous nous adressons toujours aux esprits réfléchis, aux esprits indépendants, à ceux qui ne trouvent pas que tout est pour le mieux parce nous avons un clergé nombreux, oisif, insatiable, autoritaire, exempt de toutes les charges qui nous accablent et toujours prêt à nous imposer de nouvelles servitudes.

Ceux-là sont avec nous ; ils ne disent mot, n'approuvent et ne désapprouvent rien, mais ils pensent, ils pèsent, ils comparent, et, le jour venu, ils jouiront du triomphe sans insulter ou bafouer ceux qu'ils auront vaincus.

L'Electeur doit regretter aujourd'hui de n'avoir pas observé une sage réserve à l'occasion de notre défaite judiciaire. Il doit d'autant plus le regretter qu'il appréhende sans doute nos légitimes représailles.

Qu'il se rassure, nous ne commettons pas de lâchetés, et nous le plaignons bien sincèrement. Mais nous profitons de la circonstance pour lui faire remarquer à lui et aux autres journaux qui serait tentés d'amadouer le clergé par des approbations dont il n'a cure, que notre armée ecclésiastique se soucie peu des démonstrations bruyantes que l'on fait en sa faveur, et que l'unique résultat obtenu par les journaux-lièvres, c'est de s'attirer le dédain et le mépris du clergé arrogant, avec, en plus, sa redoutable attention.

Voici comment *l'Electeur* a été récompensé de son zèle. Après avoir justement protesté contre l'interven-

tion de Mgr Labrecque dans l'élection de Charlevoix, il a reçu son salaire sous la forme suivante :

Evêché de Chicoutimi, 6 fév. 1896.

Monsieur Ernest Pacaud,
Directeur du journal l'*Electeur*,

Monsieur,

Je suis chargé par Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Chicoutimi de vous communiquer la déclaration ci-incluse que vous voudrez bien publier dans le prochain numéro de votre journal, à la suite de l'article éditorial, comme rétractation du premier-Québec qui a paru dans le numéro du 28 janvier de votre journal, et qui contenait des injures graves à l'adresse de Sa Grandeur.

Cette réparation lui semble juste et nécessaire pour la raison qu'un trop grand nombre de ses diocésains, ne lisant que l'*Electeur*, n'ont pu prendre connaissance des réfutations publiées par la presse intentionnée des deux partis.

À défaut de la publication de la présente lettre et de la déclaration qui l'accompagne, Monseigneur me prie de vous informer qu'il se verra forcé, bien à regret, pour le bien spirituel de ses ouailles, d'interdire la lecture de votre journal aux fidèles du diocèse de Chicoutimi et de la préfecture apostolique.

Veuillez me croire,

Avec considération,

Votre très humble serviteur

F. X. EUG. FRENETTE, Ptre,
Secrétaire.

PIECE No 2

Nous regrettons vivement l'article malheureux qui dans un moment d'excitation et trompé par nos correspondants, nous avons publié dans notre journal, le 28 janvier dernier, lequel contenait des injures graves à l'adresse d'un membre de la hiérarchie catholique de cette province, Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Chicoutimi.

Nous le déclarons faux, scandaleux et subversif de l'autorité ecclésiastique.

(Signé) ERNEST PACAUD,
Directeur du journal l'*Electeur*

PIECE No 3

Nous reconnaissons qu'en intervenant à Charlevoix, dans les limites qu'il a cru légitimes, Monseigneur de Chicoutimi n'a été guidé que par l'intérêt que sa Grandeur porte au règlement équitable de la question des écoles du Manitoba.

Pour une représentation moins humiliante, plus fondée peut-être et beaucoup moins comminatoire, nous avons résisté. Nous avons dénié à notre archevêque le droit de nous juger et de nous exécuter tout à la fois.

En agissant comme nous avons agi, nous savions

que la ruine fondait sur nous, mais nous l'avons bravé et nous n'en sommes pas morts

Aujourd'hui, nous avons avec nous la minorité, c'est vrai, mais comme cette minorité n'est composée que des hommes intelligents, nous estimons qu'elle est plus puissante que la majorité hypocrite et imbécile qui anathématise sans savoir pourquoi, et sans se douter qu'elle crache en l'air et que son crachat lui retombera sur le nez.

CANADIEN.

L'AFFAIRE DU CURE GILL

Quelques bons journaux de notre ville ont versé des larmes sur le sort d'un révérend curé de notre province, lequel révérend curé, mis en demeure par un juge de violer le secret de la confession, avait payé son refus formel par une condamnation d'emprisonnement dont la limite était subordonnée à l'obéissance du condamné envers l'injonction du tribunal. En d'autres termes, le digne curé était tenu de révéler les confidences qu'il avait reçues, à titre de confesseur, sous peine de rester en prison jusqu'à ce qu'il consente à devenir infâme en trahissant le plus grave et le plus impérieux des secrets.

Nous connaissions cette histoire depuis samedi dernier, et nous eussions pu, aussi bien que nos confrères, dépenser une jolie somme d'indignation et donner au révérend curé une foule de bons conseils dont le moindre eût été de le pousser à la résistance.

Notre premier mouvement avait été mauvais (comme tout mouvement irréflecti, du reste); mais, après une courte méditation, nous avons songé que les caractères imprimés n'ont rien de péremptoire. Nous avons songé aussi que nos juges, pour n'être pas parfaits, n'étaient pas nécessairement des gredins, et nous nous sommes dit, que si le droit n'était pas toujours d'accord avec l'équité, il ne s'en suivrait pas nécessairement que le droit cessait d'être le droit. Et en lisant le surlendemain des détails complémentaires sur cette affaire, nous nous sommes félicités de n'avoir pas donné un mauvais conseil au révérend messire Gill, curé de Notre-Dame de Granby, condamné à la prison pour mépris de cour.

Si le juge Lynch avait poussé la tyrannie et l'oubli de tous ses devoirs jusqu'à exiger d'un curé la révélation d'un secret ou même d'une peccadille déposée dans son sein au tribunal sacré de la pénitence, nous n'aurions pas eu de poumons assez volumineux pour pousser les hurlements d'indignation qu'une semblable infamie nous eût arrachés.

Mais il paraît qu'il faut singulièrement en rabattre. Les faits se résument à ceci :

Un sieur Bouchard, ferblantier à Granby, avait un apprenti, le jeune Charles Bernier, qu'il s'était attaché par contrat pour une durée déterminée. Avant l'expiration de ce contrat, l'apprenti quitta M. Bouchard, à l'incitation du révérend messire Gill, prétend le demandeur.

Au cours des débats, le curé répondit au juge qui lui demandait pourquoi il avait conseillé au jeune Bernier de rompre son contrat, qu'il n'avait pas à répondre à cette question, qu'il était prêtre de l'Eglise catholique romaine, que le jeune Bernier était sous son contrôle spirituel, et que tout ce qui s'était dit entre lui et le mineur, à ce sujet ou au sujet d'autres faits, était abrité par le confessionnal.

L'honorable juge ne fut pas de cet avis, et il somma le curé de répondre à sa question, prétextant qu'un ministre du culte catholique, au confessionnal ou ailleurs, n'a pas le droit de déterminer la fin d'un contrat civil, et que, n'ayant pas ce droit, il ne peut se dérober aux questions du juge tendant à s'éclairer sur la valeur de la demande et sur les excuses de la défense.

Le révérend messire curé s'obstina dans son refus; de son côté, le juge s'obstina dans sa demande et comme force reste toujours à la loi, le curé fut condamné, pour mépris de cour, à l'emprisonnement.

Le condamné ayant déclaré qu'il interjetterait appel de cette sentence, le juge le laissa en liberté.

Les choses en sont là, et il est assez difficile de savoir exactement de quel côté est le droit, les journaux se passionnant pour ou contre, selon leurs tendances.

Dégagé de toute coterie, le REVEIL n'est pas tenu de servir les colères des uns ou des autres. En conséquence, dès que tous les documents relatifs à cette importante affaire lui parviendront, il les fera connaître à ses lecteurs et se prononcera impartialement.

CURIEUX

FOIN - FOIN

La douce *Minerve* tartina l'autre jour les lignes suivantes, sous le titre suggestif de : *Bienfaisiteurs indignes* :

"La "Semaine Religieuse de Montréal" signale avec joie les legs faits aux différentes communautés et aux pieuses institutions de ce diocèse par MM. le sénateur E. Murphy et Joël Leduc. Ce sont de beaux exemples qui, espérons-le seront suivis. Pourquoi, en autant que nos ressources nous le permettent, n'imiterions-nous pas la générosité des protestants qui chaque année versent des sommes considérables entre les mains des trésoriers de leurs universités et de leurs hôpitaux."

Oh! oui! la *Semaine Religieuse* jubile chaque fois

qu'un legs sérieux est fait aux communautés religieuses.

Nous n'avions pas besoin que la *Minerve* prit la peine de nous instruire à ce sujet. Nous le sommes depuis longtemps... depuis trop longtemps, même.

Mais voyez vous l'ultra-catholique *Minerve* nous proposer les protestants comme exemple ?

Oh! vil métal! quelle puissance tu exerces sur nos saints hommes, qu'ils soient de sacristie ou d'officine de *bonne presse* !

C'est dégoûtant.

2e SAISON (1895-96)

DOUZIEME CONCERT DE

L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL

A LA SALLE WINDSOR

MARDI, 25 FEVRIER, à 8.15 h. p. m.

N'oubliez pas le concert de l'Orchestre Symphonique de Montréal, à la salle Windsor, mardi soir, le 25 février. Avec le programme que voici, il est inutile de faire des éloges anticipés :

PROGRAMME

- 1 A. Thomas.....Ouverture....."Raymond"
- 2 Beethoven.....Symphonie en C, op. 21
(a) Allegro con brio (c) Menuetto
(b) Andante Cantabile (d) Allegro molto e vivace
- 3 A. Thomas.....Adieu, dit-il, ayez foi....."Hamlet"

MADAME ESSIANI
(De l'Opéra Français)

- 4 A. Thomas.....Entr'acte—Gavotte....."Mignon"
- INTERMISSION
- 5 DeSwert.....Cello Concerto
M. J. B. Dubois
- 6 Léo Delibes.....Le roi s'amuse.....(Scène du bal.)
(a) Gaillarde (d) LesquerCADE
(b) Pavane (e) Madrigal
(c) Scène du Bouquet (f) Passepiéd
(g) Finale (Reprise de la Gaillarde)
- 7 E. Reyer.....Le Réveil de la Valkyrie....."Sigurd"

MADAME ESSIANI

- 3 Saint-Saëns.....Ballet-divertissement.....(Henry VIII)
(a) Entrée des Clans (c) Danse de la Gipsy
(b) Idylle Ecosaise (d) Gigue et Finale
- 9 A. Thomas.....Ouverture....."Mignon"

Président : J. A. Duquette ; vice-président, J. J. Goulet ; trésorier, A. Foucher ; secrétaire, J. B. Renaud ; directeur, C. O. Lamontagne.

Conducteurs, M. G. Couture et M. J. B. Gérome.
Accompagnateur, M. Emery Lavigne.

Prochain concert, vendredi 23 février à 4.30 p. m.—Symphonie de Mozart en mi bémol.

GAMMA.

Un sommeil réparateur

Le repas est nécessaire à tout le monde, il est indispensable aux malades qui ont besoin de reprendre des forces. Les gens affligés d'une toux persistante qui les affaiblit, apprendront avec plaisir que quelques doses de Baume Rhumal leur procureront avec un sommeil réparateur, un soulagement immédiat, préludé d'une guérison rapide et complète. Seulement 25 cents la bouteille contenant seize doses.

L'UNE D'ELLES

(Du *Figaro*)

En ce moment, la liste des bals s'allonge dans les journaux. Je lisais hier : " Bal blanc dos plus élégants chez la baronne B. . . ; brillante réunion chez M et Mme C. F. . . ; premier bal de la saison chez la marquise de N. . . ; sauterie chez Mme L. . . , dans les beaux salons du boulevard Malherbes." Un peu plus loin, on pouvait lire le compte-rendu de trois grands diners sans le menu, de trois concerts sans le programme, et l'annonce d'une fête de charité. Le tout était groupé sous le titre qui convenait : Echos mondains." C'était, en effet, le même monde qui dansait, mangeait, écoutait ou vendait charitablement. C'étaient les mêmes noms cités, qu'on retrouve imprimés là, quelques-uns toutes les semaines, quelques autres tous les mois.

Les mêmes ? Pas tout à fait. Il y a des noms qui disparaissent, des habitués qui rompent le cercle, discrètement, et qui s'évadent. Que deviennent-ils ? On ne sait pas toujours. Leurs plus chers amis de la dernière saison répondent, avec le geste de grand deuil, épaules relevées, bras écartés du corps et pli rapide entre les yeux : " Mais oui. . . bien triste. . . Ces pauvres Lambert ! . . . Pas revenus de la campagne. . . On dit qu'ils ont perdu énormément. . . " Puis, agitant les doigts, comme pour lâcher une pincée de poussière : " Je crois que le père place des vins dans le Midi, quelque part. . . Je ne suis pas sûr."

Et voilà une famille sombrée, rentrée dans le grand inconnu de la plèbe.

La plus récente histoire de ce genre que j'ai apprise n'a pas eu le dénouement ordinaire, et peut-être vaut-elle la peine d'être notée, comme un symptôme.

D'abord, le père d'Odette Faucigny avait échappé à cette expérience douloureuse des décavés sur le retour : le placement du faux bourgogne, du faux bordeaux et de la fausse fine champagne. Il était mort après la ruine, avant l'aveu, entre deux invitations à dîner. L'enterrement avait été encore très bien, avec musique et tentures longues. Dans la huitaine seulement, le notaire de la famille était venu révéler toute la vérité à Mme Faucigny, que cette nouvelle avait vieillie tout d'un coup. Deux heures plus tôt, cette petite femme ronde et fraîche avec des yeux ridés, pouvait passer pour agréable. Quand elle sentit que tout allait lui manquer, qu'elle devrait quitter son appartement, ses meubles, ses relations, Paris sans doute et sûrement toutes ses habitudes, pour vivre elle ne savait où ni comment, avec une fille de vingt ans sans dot et sans avenir, elle subit dans tout son être un changement

incroyable, et elle devint une vieille femme, parce que l'espérance lui manquait, l'espérance qui avait parfaitement survécu au mari.

Elle était incapable de résolution, capable seulement d'inquiétude. Et sa plus vive préoccupation fut : " Comment l'annoncerai-je à Odette ? Comment supportera-t-elle ce coup-là ? "

Cette mince et élégante Odette Faucigny était, en effet, à cent lieues de se douter que c'était fini de l'héritage paternel, et qu'il fallait pleurer deux chagrins à la fois. Jamais elle n'avait montré une volonté autrement façonnée que celle d'une foule de gentilles poupées, ses compagnes de la vie heureuse. Elle n'était pas précisément jolie. On lui reprochait d'avoir un peu trop le visage d'une Chinoise, mais d'une Chinoise très rose, très spirituelle et blonde. Son charme était dans son sourire. Au lieu du sourire-unique, répondant indifféremment à tous les appels du dehors, compliment, salut, regard en présentation, elle avait la gamme entière, la plus complète, avec les hautes notes les basses, les dièses et les bémols. Cela chantait. Cela disait tout, même les refus, même les petites tristesses fugitives qu'un mot méchant nous glisse au cœur. Et c'était une vraie jeune fille, comme il en existe encore beaucoup, je ne dis pas dans les livres, mais en France, une moderne, une vaillante et une toute honnête fille, à égale distance entre l'ingénue qui a trop l'air de ce qu'elle est, et l'autre qui a trop l'air de ce qu'elle n'est pas.

Qu'arriverait-il lorsqu'elle apprendrait qu'il ne restait pas vingt mille francs nets dans la maison, et que ce n'était pas même le pain ?

" A vingt ans ! à vingt ans ! " se répétait Mme Faucigny, assise dans son petit salon jaune, et entourée de ces objets qu'elle regardait avec deux sentiments contraires, l'humiliation de les perdre et le désir de les vendre très cher : la console et la pendule Louis XIV, le tableau attribué à Mignard, le paysage de Nicolas Poussin, et l'autre, représentant tous les animaux de la création rassemblés au milieu de tous les végétaux, celui que couvrait un vernis blond, celui dont elle disait avec une assurance que ses amis apostillaient : " Mon Breughel de Velours ! Car, vous savez, c'est un Breughel de Velours."

Quand Odette entra, avec le sourire tendre qui signifiait : " Je vous reste, moi, vous voyez, et je suis une raison d'être heureuse encore," Mme Faucigny l'attira près d'elle, sur le canapé à deux, et, très troublée, la voix changée, lui conta des histoires lointaines, les premières pertes de M. Faucigny à la Bourse. Puis les dates se rapprochèrent. Odette ne comprit rien d'abord, puis elle soupçonna la vérité, puis elle la vit :

—Nous sommes ruinés ?

La mère se tut et l'enfant fut prise d'une crise de larmes si impétueuses, si vraies, que la mère comprit que sa douleur à elle-même n'était pas aiguë comme celle-là et qu'elle dit, tenant pressée contre son sein la petite tête échevelée d'où glissaient de grosses larmes un instant suspendues et brillantes sur la bordure de crêpe qui les buvait :

—Ne pleure pas comme ça, je t'en prie. . tu me fais trop de mal. .

Mais les mots n'avaient aucune puissance. Au bout d'une heure, Odette releva la tête, d'elle-même, passa une dernière fois la main sur ses yeux, considéra le jour de quatre heures et demie, si doré, qui luisait aux vitres de la fenêtre, et dit, avec un soupir déjà sage :

—Vous comprenez bien que ce n'est pas l'argent que je regrette. . seulement, je vais être lâchée.

—Tu aimais quelqu'un ?

Odette à son tour garda le silence, et la maman reprit, comme au théâtre, avec l'accent :

—Mais, mon enfant, s'il se retire pour une pareille raison, crois-moi, il ne mérite pas. .

—Oh ! maman, ils étaient tous comme ça. . Il faut bien le regretter quand même... un peu... le temps de se remettre de la nouvelle... Mais, vous voyez, je me possède bien, à présent. Je suis capable de raisonner. Comment allons-nous gagner notre vie ?

La mère se pencha vers la tête blonde redressée, et, plissant les yeux malgré elle, allongeant les lèvres, elle murmura, tandis que les gros bouillons de crêpe égratignaient dans un mouvement tournant le satin du canapé :

—Qui est-ce ? celui du Pôle-Nord ?

Mais Odette, résolument, si résolument que sa mère en fut toute secouée d'étonnement :

—Plus tard, ma petite maman. Ce n'est pas lui qui nous tirera d'affaire. Que faisons-nous ?

Mme Faucigny soupira, en regardant le Breughel de Velours :

—Ma pauvre enfant, nous allons être obligées de vendre ces objets d'art, devenus une folie pour nous ; le portrait de Mignard, le *Paradis perdu* de Breughel, dont on nous a offert des prix considérables, le Nicolas Poussin.

Le regard, en s'abaissant, rencontra la console, et Mme de Faucigny ajouta :

—Tout. . . .

—Cinq cents francs les quatre pièces à l'Hôtel des ventes, répliqua Odette. Et après ? Vous savez bien que le dix-septième siècle ne va pas, en ce moment-ci.

La mère n'avait pas d'autre idée et n'avait pas vu au delà. Elle pressa ses deux mains l'une contre l'autre, dans un geste de compassion, pour signifier que ce

serait alors la misère, la privation, quelque chose de tout à fait lamentable et accablant.

—Mais non, dit Odette gentiment et en caressant les mains qui s'abandonnaient. J'ai souvent pensé à ce que je ferais, si j'étais ruinée.

—Toi ?

—Oui, on ne voit que ça partout, des gens qui s'effondrent. Ma décision est prise, à moins que vous ne vous y opposiez. D'abord, je ne permets pas que vous usiez vos yeux à coudre et à broder moyennant soixante-quinze centimes ou un franc par jour. C'est moi qui travaille.

Il y avait de l'admiration, et de la soumission aussi, dans la manière dont Mme Faucigny lui répondit :

—Chère ! chère Odette !

—Ensuite malgré mes deux brevets, pas de place d'institutrice. Non, surtout pas cela. C'est le vieux jeu, très dangereux quand on est jolie, très douloureux quand on ne l'est pas, un marché de dupe, où on vend sa jeunesse, son esprit, sa liberté, son éducation et quinze ans de travail pour un prix dérisoire, qui ne fera jamais une dot et jamais une retraite de vieillesse. Et puis il faudrait vous quitter, maman, et vous avez beau tourner la tête pour que je ne voie pas vos yeux, vous ne pourriez pas vous passer de moi. Qu'est-ce qui reste ? Vous pensez bien que je n'ai pas la moindre idée littéraire. Nous n'avons aucun droit à un bureau de tabac. Alors, j'y suis très résolue : je me fais marchande.

—Odette !

—Parfaitement. Je suis adroite. J'ai du goût, pas assez pour être modiste ou couturière, mais suffisamment pour chiffonner de la toile fine, de la dentelle et du ruban. Je serai lingère. Avec ce que vous sauverez du naufrage, j'achèterai un petit magasin de blanc. Nous changerons de quartier. J'ai toujours aimé les choses blanches, si vous vous souvenez, les bonnets, les ruches, les vêtements de bébé. J'aurai des ouvrières, que vous surveillerez. Moi, je dirigerai la maison et je vendrai. Oh ! très bien, je vous en réponds, et même à mes amies, si elles viennent. Et dans dix ans j'aurai trente ans, ma petite maman, mais je serai peut-être encore assez bien, et je ne serai ni dépendante, ni compromise, ni ruinée comme aujourd'hui.

Elle avait, en parlant, un sourire de jeunesse fière, qui disait : " Ce ne sont pas des mots. Tout ce que je dis là, j'ai assez de courage pour l'entreprendre, assez de bonne chance pour réussir."

Elle l'a fait. Mlle Odette Faucigny, qui a gardé sa mine de Chinoise rose, tout son esprit et presque tous ses sourires — les plus sérieux — a pris la suite d'un commerce de *Trousseaux et Layettes*. A cause de cela et de l'english spoken écrit au bas de la plaque de

cuir, ses voisins la croient Américaine. Elle n'a pas le temps de les détromper. Elle occupe dix ouvrières, qui l'adorent pour la jolie manière qu'elle a de leur dire : " Mademoiselle Madeleine, vous rêvez ! " La maman ne fait rien du tout. Elle a conservé sa couturière et le Breughel de Velours. Son seul défaut est de citer trop facilement des noms de gens du monde, quand elle reconduit les acheteurs. L'autre jour, elle a lancé un :

—Notre excellent ami, le lieutenant colonel marquis de Barbizon....

Olette n'a eu que le temps de jeter, à la volée, étourdiment :

—Un de nos bons clients....

Mais ce ne sont là que des misères. La vraie misère, la rude, celle qu'on met au singulier, n'existe plus. L'aisance grandit lentement. Et, plus vite qu'elle, la foi en la vie est revenue, la joie aussi.

RENÉ BAZIN.

BIBLIOGRAPHIE

UNE DEVOTE

L'adage dit qu'on n'est bien jugé que par ses pairs. A ce point de vue, ce volume que le comte A. de Saint-Aulair fait paraître chez Calmann-Lévy présente un intérêt tout particulière ; celui d'un homme du monde à même de bien voir et bien apprécier, nous peignant le cagotisme en action dans un milieu réputé religieux par excellence, où le cléricisme est à la fois une élégance et une tradition, en un mot, comme un complément de blason.

Eh bien ! la dévote mise en scène dans *Masque et Visage* est le type de la plus abominable mégère que l'imagination puisse inventer. Ce qui, en passant prouve une fois de plus qu'on ne saura jamais inventer mieux que ce que la simple réalité place sous les yeux de l'écrivain sachant observer. Mais ce qui démontre également que le manteau de la religion, en quelque lieu qu'on le soulève, laisse toujours apercevoir les laideurs les plus répugnantes, les plus révoltantes. Nous le répétons, il était bon qu'un spirituel homme de la haute société en fit la preuve. Elle l'est, faite et bien faite, grâce au comte de Saint-Aulair.

A la dévote abominable il a bien essayé d'opposer la chrétienne parfaite. Mais on sent qu'il n'est parvenu à créer ainsi antithétiquement qu'une douce créature de rêve en face du démon femelle, bien et sûrement reçu lui, pris en quelque sorte sur le fait au moyen d'une suite presque quotidienne d'instantanés. Sa chrétienne est de l'idéal subitement enfermé dans un facon aimablement littéraire. Sa dévote est nature,

au contraire. Sa chrétienne est une bonne femme qu'on concevrait toute aussi bonne et douce sans le moindre vernis de religion. Sa dévote, par contre, possède une perfection de méchanceté dont le cagotisme a seul et peut seul donner la clef.

RIOUX DE MAILLOU.

DU PLAGIAT

ET

DE L'ADMIRATION AGGRESSIVE

Le cas de M. Gabriel d'Annunzio m'a causé, l'avouerais-je ? un moment de douce joie.

Non pas que j'aie l'âme méchante ou que ce cas me semble pendable, mais pour des motifs particuliers que j'exposerai tout à l'heure.

Et d'abord, où commence le plagiat ? Dans quelle mesure M. d'Annunzio, auteur italien, a-t-il le droit de braconner à travers les broussailleuses et sans doute giboyeuses garennes de l'écrivain français qui, venu de Nîmes pour être mage d'Assyrie, s'intitule Sâr Péladan ?

Mon excellent ami Prosper Marius, vous savez bien, Prosper Marius, me lisait un jour quelques rimes.

C'étaient des stances amoureuses, parfumées d'archaïsme et de rusticité, dans le goût baroque et fastueux des Tristan et des Théophile.

Après chaque stance, quatre petits vers, toujours les mêmes, revenaient régulièrement comme un refrain, et, quoique les stances ne fussent pas, certes, sans mérite, je me sentis d'abord ravi par la perfection diamantine de ces quatre tout petits vers.

J'en fis compliment à Marius, qui, modeste, accepta l'éloge.

Pourtant, à les entendre de nouveau, il me vint une inquiétude qui, bientôt, se changea en obsession.

—Pardon, Marius, mais il me semble que j'ai déjà vu ces quatre vers-là quelque part.

—Tu crois ?

—Je ne crois pas, j'en jurerais : ces quatre vers sont de Banville.

—Dame ! tu peux avoir raison ; sans doute qu'une reminiscence....

—Au diable les reminiscences ! il faut changer tes quatre vers.

—Les changer ? jamais de ma vie ! Ils sont de Banville, et puis après ! Pourquoi les changerais-je, puisqu'ils rendent exactement ma pensée ?

Marius revenu au calme changea d'ailleurs les quatre vers ; et j'ajouterai que M. de Banville, à qui je racontai l'histoire, daigna en sourire :

—Mais, il est charmant, votre ami Marius, et je suis presque de son avis. N'y a-t-il pas, en effet, un sot orgueil, lorsque des vers, comme il dit si bien, rendent exactement votre pensée, à en chercher d'autres, qui ne sauraient la rendre mieux ? L'emprunt est encore un hommage. Je sais que lorsque cela se passe entre écrivains de même pays, la chose prend le vilain nom de plagiat. Voyez néanmoins combien sont délicates les nuances : si au lieu de les écrire en français, j'eusse écrit mes vers en boniaque ou bien en turco-man, Marius, se les appropriant, ne faisait que ce que de tout temps firent les bons poètes, et au point de vue de la probité littéraire, il n'y avait rien à redire.

Banville parlait seulement des poètes ; mais que d'échanges également entre prosateurs, par-dessus douanes et frontières. Et certes M. d'Annunzio aura beau emprunter au Sâr, et même à d'autres qu'on cite, jamais il ne saurait emprunter autant que notre Rabelais, par exemple, emprunta de Merlin Coccaie.

On objectera sans doute que Rabelais eut ce privilège divin de transformer et rendre siennes, par le génie, les burlesques inventions de son macaronique précurseur, et que M. d'Annunzio incrusta net et sec au milieu de sa prose des gemmes ailleurs arrachés.

Ainsi opèrent les mosaïstes avec leurs cubes colorés. La mosaïque et le centon eurent longtemps la vogue à Rome ; M. d'Annunzio, s'il a péché, n'a péché que par atavisme.

Un chef-d'œuvre en centons, s'il pouvait exister, constituerait encore une manière de chef-d'œuvre, et c'est un peu le cas de *Smarra*, de Charles Nodier,

Tenez, je me régalaïs l'autre jour à relire l'*Epithalame* que le doux Ansona, un compatriote de Mendès, composa en l'honneur de je ne sais plus quel César. Pas un vers qui appartienne à l'auteur, tous, fragmentairement ou dans leur entier, sont pris à Virgile. L'ensemble, néanmoins, garde son unité et ne manque pas d'un certain charme. — Quoi ! vous lisez l'*Epithalame* ? va s'écrier quelque rougissante jeune fille. — Victor Hugo le lisait bien, sachant que les perles foisonnent dans le fumier des décadences. C'est même de là qu'il a tiré le fameux mot d'ordre d'Hernani : *Ad Augusta, per augusta*, phrase qui, à vrai dire, chez le poète Burdigalais, affecte un sens plutôt polisson que sublime.

Mais, à musé ainsi en route, nous voilà loin d'Annunzio.

Eh ! bien non : je n'en veux pas au romancier italien des menues glanes que ça et là, il s'est permises ; et c'est purement par égoïsme personnel que je me félicite de ma mésaventure.

Vous ne futes point, très cher lecteur, sans remarquer quelle façon particulière d'admirer, oï ! particu-

lière et vraiment étrange, les générations nouvelles pratiquent depuis quelques années.

Autrefois, en art comme en littérature, on y allait bravement, à la bonne franquette. — « Lis donc ce livre, c'est superbe ! . . . N'oublie pas de voir ce tableau ! » Chacun alors, comme La Fontaine, le cœur réchauffé, l'âme en joie, s'exaltait, louant son Baruch.

Et non pas Baruch seulement, mais tout le monde, même les rivaux, les amis, pour peu qu'ils parussent admirables.

On nous a changé tout cela !

Admirer constitue désormais un métier grognon : et de cordiale qu'elle était, l'admiration s'est faite agressive.

D'abord, pour simplifier les choses, l'admirateur professionnel commence par considérer comme si elle n'était pas toute gloire : — Hugo ? fini ! . . . — Qui ça. Gounod ? . . . — Théodore Rousseau, Eugène Delacroix, autant d'étoiles éteintes, autant de vieilles lunes. . . Lui, n'admire qu'un seul génie exclusivement adopté qu'il s'imagine avoir découvert.

N'essayez même pas de lui donner raison sur ce point, il se fâcherait, deviendrait hargneux. L'admirateur professionnel ne veut pas que les autres admirent.

Pendant deux ou trois ans, vous en souvenez-vous ? il fut impossible à un citoyen paisible de goûter paisiblement la musique de Wagner tant à côté des fidèles de la première heure, les débordant et les noyant, une bande hurlante de Philistins, improvisés wagnériens, menait tapage autour de son œuvre.

On avait beau dire : — « Mais nous aussi nous aimons Wagner ! Voici belle lurette que, chaque hiver, nous communions, entre poètes à ses triomphales harmonies, deux fois par semaine, rue Monsieur Le Prince, autour d'un piano louche d'une jambe que fait chanter l'ami Mercier. »

Explications inutiles ! Wagner ne s'appartenait plus.

Heureusement, les modes à Paris, sont changeantes et la bicyclette est venue, époussierant sur les grands routes les Philistins soudain transformés en recordmen ainsi que leurs aimables Philistines qui se casquaient d'ailes de poulets pour ressembler aux Valkyries.

Et Boticelli ? pauvre Boticelli ! En voilà un qui les eut et les subit encore, ses terribles admirateurs !

Jamais je n'oublierai l'esthétique passage à tabac que je dus subir à son sujet, un soir qu'imprudemment je m'étais égaré dans le monde, de la part d'une jeune personne essorillée, genre de coiffure qui d'ailleurs, allait avec son profil de carlin.

Elle s'attendrissait et l'appelait Sandro, comme s'ils eussent tous les deux, dans des temps très lointains, couchés ensemble.

J'écoutais, tout interloqué, ayant envie de dire

mais n'osant, tant elle en paraissait jalouse, que moi non plus je n'étais pas une bête insensible aux exquisités de Sandro, et que, depuis vingt ans, la photographie de sa "Primavera," achetée à Florence, constituait, fixée par quatre épingles, le principal ornement de mon humble logis.

C'est d'ailleurs, à peu près tout ce que je rapportai d'Italie avec un rouleau de papier peint, ocre et rouge antique, imité des fresques pompéiennes, dont je comptais tapisser le bastidon paternel et qui me causa, soit dit entre parenthèses, pas mal d'ennui à la douane.

Maintenant, où en étions-nous ?... Parfait ! je retrouve le fil.

Donc, l'admiration des littératures étrangères étant devenue, comme chacun sait, une des formes de l'envie, l'admirateur professionnel, en fait d'écrivains et de poètes, n'admire que les étrangers.

Tous les deux, trois fois, selon que le besoin s'en fait sentir, il invente un nouvel homme de génie, éclos n'importe où, sous l'Équateur ou près du Pôle, pourvu que ça ne soit pas à Paris ; et il l'admire avec une provocante frénésie, niant tout, refusant d'admettre qu'à côté de l'objet de son culte rien n'existe.

Que d'illustres inconnus ne m'a-t-on pas préventivement et peut-être injustement fait prendre en grippe !

Par exemple, d'Annunzio !... Eh bien ! par la faute d'un brave garçon, admirateur professionnel, hélas ! et professionnel agressif, qui m'en rebattait les oreilles, je m'étais presque juré de ne jamais le lire.

Heureusement, depuis le conflit avec Péladan, voici que les enthousiasmes exagérés se calment et qu'il devient possible de parler raisonnablement d'Annunzio.

Ce n'est plus le génie récent et définitif devant qui tout n'avait qu'à disparaître. C'est tout simplement, nous dit-on, un écrivain de haut mérite, puissant et fécond par lui-même, et qui pourrait se dispenser d'emprunter.

Voici qu'ici même, Armand Sylvestre, un qui sait admirer comme les Français admiraient autrefois, sans inutile fureur, avec un bon et heureux sourire, le relève et prend sa défense.

Ceci, à la fin, me décide :

— Garçon !

— Monsieur ?...

— Cours à l'Odéon, sous les galeries. Tu regarderas en passant si les lilas du Luxembourg ne font pas mine de bourgeonner, et tu demanderas à l'ami Vaillant, pour mon compte, un exemplaire du *Triomphe de la Mort*.

PAUL ARENE.

Voici la raison

Les médecins prescrivent le *Baume Rhumal*, parce qu'ils ont vu, pendant ces dernières années, l'occasion d'en apprécier l'efficacité dans le traitement du rhume, la toux, de la grippe et de la bronchite. Aussi, dès que vous vous sentez atteint de rhumes, vous ne prenez pas d'autres remèdes. 25 cents la bouteille dans toutes les pharmacies et épiceries.

LE CREANCIER

Jean.—C'est le tailleur de monsieur le comte.

Le comte, *avec humeur*.—Et puis après ! que désire-t-il !

Jean.—Il vient, m'a-t-il dit, pour sa petite facture.

Le comte.—C'est bon... faites-le entrer.

Le tailleur, *souriant*.—Bien le bonjour, monsieur le comte.

Le comte.—Bonjour.

Le tailleur.—Je viens....

Le comte.—Je sais..... asseyez-vous.... vous n'êtes pas pressé?...

Le tailleur.—Du tout, monsieur le comte.

(*Long silence*)

Le comte.—Dites-moi.... savez-vous faire des armes ?

Le tailleur.—Des armes ?

Le comte.—Enfin, savez-vous tenir une épée, si vous préférez ?

Le tailleur.—Oh ! non !

Le comte.—Bien vrai ?

Le tailleur.—Jamais, même, je n'en ai eu une entre les mains.

Le comte.—Parole ?

Le tailleur.—Parole, monsieur le comte.

Le comte.—Bravo ! voilà qui est pour le mieux !... Enlevez votre veston.

Le tailleur.—C'est que...

Le comte.—Tâchez, m'a dit mon maître d'armes, de trouver quelqu'un qui n'y connaît rien.

Le tailleur.—C'est que je n'ai guère le temps... et...

Le comte.—Voici un gant... un masque... et un fleuret...

Le tailleur.—Mais... monsieur le comte...

Le comte.—Et, maintenant, en garde... et défendez-vous.

Le tailleur.—Voilà.

Le comte.—Un, deux, trois... hop !... Vous êtes touché, mon cher.

Le tailleur.—*tout pâle*.—Oui.

—Le comte.—Eh ! mais... eh ! mais... vous n'êtes pas maladroit !

Le tailleur *qui s'échauffe petit à petit*...—Hop !... hop !...

Le comte.—Touché !... bien fait !... Vous aller me le payer !... Très difficile de tirer avec un imbécile.

Le tailleur.—Ah ! dites-moi, je n'en puis plus ; mes jambes...

Le comte.—Quelle plaisanterie !... gare à vous... ouvrez-vous... hop !... vous y êtes mon bon.

Le tailleur, *exténué*.—Oui.

Le comte.—Et parez celui-ci, si vous pouvez
et allez donc

Le tailleur, tout en nage, se laisse tomber dans un fauteuil.

Le tailleur.—Oui !

Le comte s'habille vivement et sort ; dix minutes s'écoulent, Jean entre.

Jean en riant.—Eh bien ?

Le tailleur.—Bon Dieu ! je suis brisé ! Tenez, remettez-lui ma facture.

Jean.—Votre facture ! Il est parti depuis un quart d'heure.

Le tailleur.—!!!

PIERRE WOFF.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

II

Ce fut une âme de passion et de souffrance que la pauvre âme étouffée d'Ernesta. Elle était née avec un besoin de vivre immense, une soif de soleil, d'existence heureuse, libre et active au plein jour. On la citait pour ses grands yeux clairs, pour l'ovale charmant de son doux visage. Très ignorante, comme toutes les filles de la noblesse romaine, ayant appris le peu qu'elle savait dans un couvent de religieuses françaises, elle avait grandi cloîtrée au fond du noir palais Boccanera, ne connaissant le monde que par la promenade quotidienne qu'elle faisait en voiture, avec sa mère, au Corso et au Pincio. Puis, à vingt-cinq ans, lasse et désolée déjà, elle fit le mariage habituel, elle épousa le comte Brandini, le dernier né d'une très noble famille, très nombreuse et pauvre, qui dut venir habiter le palais de la rue Giulia, où toute une aile du second étage fut disposée pour que le jeune ménage s'y installât. Et rien ne fut changé. Ernesta continua de vivre dans la même ombre froide, dans ce passé mort dont elle sentait de plus en plus sur elle le poids comme une pierre de tombe. C'était d'ailleurs, de part et d'autre, un mariage très honorable.

Le comte Brandini passa bientôt pour l'homme le plus sot et le plus orgueilleux de Rome. Il était d'une religion stricte, formaliste et intolérant, et il triompha, lorsqu'il parvint, après des intrigues sans nombre, de sourdes menées qui durèrent dix ans, à se faire nommer grand écuyer de Sa Sainteté. Dès lors, avec sa fonction, il sembla que toute la majesté morne du Vatican entrât dans son ménage. Encore la vie fut-elle possible pour Ernesta, sous Pie IX, jusqu'en 1870 ; elle osait ouvrir les fenêtres sur la rue, recevait quelques amies sans se cacher, acceptait des invitations à des fêtes. Mais, lorsque les Italiens eurent conquis Rome et que

le Pape se déclara prisonnier, ce fut le sépulcre, rue Giulia. On ferma la grande porte, on la verrouilla, on en cloua les battants, en signe de deuil ; et pendant des années, on ne passa que par le petit escalier, donnant sur la ruelle. Défense également d'ouvrir les persiennes de la façade. C'était la bouderie, la protestation du monde noir, le palais tombé à une immobilité de mort ; et une réclusion totale, plus de réceptions, de rares ombres, les familiers de donna Serafina, qui, le lundi, se glissaient par la porte étroite, entrebaillée à peine. Alors, pendant ces dix années lugubres, la jeune femme pleura chaque nuit, cette pauvre âme sourdement désespérée agonisa d'être ainsi enterrée vive.

Ernesta avait eu sa fille Benedetta assez tard, à trente-trois ans. D'abord, l'enfant lui fut une distraction. Puis, l'existence réglée la reprit dans son broiement de meule, elle dut mettre la fillette au Sacré-Cœur de la Trinité des Monts, chez les religieuses françaises qui l'avaient instruite elle-même. Benedetta en sortit grande fille, à dix-neuf ans, sachant le français et l'orthographe, un peu d'arithmétique, le catéchisme, quelques pages confuses d'histoire. Et la vie des deux femmes avait continué, une vie de gynécée où l'Orient se sent déjà, jamais une sortie avec le mari et avec le père, les journées passées au fond de l'appartement clos, égayées par l'unique, l'éternelle promenade obligatoire, le tour quotidien au Corso et au Pincio. A la maison, l'obéissance restait absolue, le lien de famille gardait une autorité, une force, qui les plait toutes deux sous la volonté du comte, sans révolte possible ; et, à cette volonté, s'ajoutait celle de dona Serafina et du cardinal, sévères défenseurs des vieilles coutumes. Depuis que le pape ne sortait plus dans Rome, la charge de grand écuyer laissait des loisirs au comte, car les écuries se trouvaient singulièrement réduites : mais il n'en faisait pas moins au Vatican son service, simplement d'apparat, avec un déploiement de zèle dévot, comme une protestation continue contre la monarchie usurpatrice installée au Quirinal. Benedetta venait d'avoir vingt ans, lorsque son père rentra, un soir, d'une cérémonie à Saint-Pierre, toussant et frissonnant. Huit jours après, il mourait, emportée par une fluxion de poitrine. Et, au milieu de leur deuil, ce fut une délivrance inavouée pour les deux femmes, qui se sentirent libres.

Dès ce moment, Ernesta n'eut plus qu'une pensée, sauver sa fille de cette affreuse existence murée, ensevelie. Elle s'était trop ennuyée, il n'était plus temps pour elle de renaître, mais elle ne voulait pas que Benedetta vécût à son tour une vie contre nature, dans une tombe volontaire. D'ailleurs, une lassitude, une révolte pareilles se montraient chez quelques familles patriciennes, qui, après la bouderie des premiers temps, commençaient à se rapprocher du Quirinal. Pourquoi les enfants, avides d'action, de liberté et de grand soleil, auraient-ils époné éternellement la querelle des pères ? et, sans qu'une réconciliation pût se produire entre le monde noir et le monde blanc, des nuances se fondaient déjà, des alliances imprévues avaient lieu. La question politique laissait Ernesta indifférente ; elle l'ignorait même ; mais ce qu'elle désirait avec passion, c'était que sa race sortit enfin de cet exécrationnel sépulcre, de ce palais Boccanera, noir, muet, où ses joies de

femme s'étaient glacées d'une mort si longue. Elle avait trop souffert dans son cœur de jeune fille, d'amante et d'épouse, elle céduait à la colère de sa destinée manquée, perdue en une imbécile résignation. Et le choix d'un nouveau confesseur, à cette époque, influait encore sur sa volonté; car elle était restée très religieuse, pratiquante, docile aux conseils de son directeur. Pour se libérer d'avantage, elle venait de quitter le père jésuite choisi par son mari lui-même, et elle avait pris l'abbé Pisoni, le curé d'une petite église voisine, Sainte-Brigitte, sur la place Farnèse. C'était un homme de cinquante ans, très doux et très bon, d'une charité rare en pays romain, dont l'archéologie, la passion des vieilles pierres avait fait un ardent patriote. On racontait que, si humble qu'il fût, il avait à plusieurs reprises servi d'intermédiaire entre le Vatican et le Quirinal dans des affaires délicates; et, devenu aussi le confesseur de Benedetta, il aimait à entretenir la mère et la fille de la grandeur de l'unité italienne, de la domination triomphale de l'Italie, le jour où le pape et le roi s'entendraient.

Benedetta et Dario s'aimaient comme au premier jour, sans hâte, de cet amour fort et tranquille des amants qui se savent l'un à l'autre. Mais il arriva, alors, qu'Ernesta se jeta entre eux, s'opposa obstinément au mariage. Non, non pas Dario! pas ce cou-in, le dernier du nom, qui enfermerait lui aussi sa femme dans le noir tombeau du palais Boccanera! Ce serait l'ensevelissement continué, la ruine aggravée, la même misère orgueilleuse, l'éternelle bouderie qui déprime et endort. Elle connaissait bien le jeune homme, le savait égoïste et affaibli, incapable de penser et d'agir, destiné à enterrer sa race en souriant, à laisser crouler les dernières pierres de la maison sur sa tête, sans tenter un effort pour fonder une famille nouvelle; et ce qu'elle voulait, c'était une fortune autre, son enfant renouveau, enrichie, s'épanouissant à la vie des vainqueurs et des puissants de demain. Dès ce moment, la mère ne cessa de s'entêter à faire le bonheur de sa fille malgré elle, lui disant ses larmes, la suppliant de ne pas recommencer sa déplorable histoire. Cependant, elle aurait échoué, contre la volonté paisible de la jeune fille qui s'était donnée à jamais, si des circonstances particulières ne l'avaient mise en rapport avec le gendre qu'elle rêvait. Justement, à la villa Montefiori, où Benedetta et Dario s'étaient engagés, elle fit la rencontre du comte Prada, le fils d'Orlando, un des héros de l'unité italienne. Veru de Milan à Rome, avec son père, à l'âge de dix-huit ans, lors de l'occupation, il était entré d'abord au ministère des finances, comme simple employé, tandis que le vieux brave, nommé sénateur, vivait petitement d'une modeste rente, l'épave dernière d'une fortune mangée au service de la patrie. Mais, chez le jeune homme, la belle folie guerrière de l'ancien compagnon de Garibaldi s'était tournée en un furieux appétit de butin au lendemain de la victoire, et il était devenu un des vrais conquérants de Rome, un des hommes de proie qui dépeçaient et dévoraient la ville. Lancé dans d'énormes spéculations sur les terrains, déjà riche, à ce qu'on racontait, il venait de se lier avec le prince Onofrio, qu'il avait affolé, en lui soufflant de vendre le grand parc de la villa Montefiori, pour y construire tout un quartier neuf. D'autres affirmaient qu'il était l'amant de la

princesse, la belle Flavia, plus âgée que lui de neuf ans, superbe encore. Et il y avait en effet chez lui une violence de désir, un besoin de curée dans la conquête, qui lui ôtait tout scrupule devant le bien et la femme des autres. Dès la première rencontre, il voulut Benedetta. Celle-ci, il ne pouvait l'avoir comme maîtresse, elle n'était qu'à épouser; et il n'hésita pas un instant, il rompit net avec Flavia, brusquement affamé de cette pure virginité, de ce vieux sang patricien qui coulait dans un corps si adorablement jeune. Quand il eut compris qu'Ernesta, la mère, était pour lui, il demanda la main de la fille, certain de vaincre. Ce fut une grande surprise, car il avait une quinzaine d'années de plus qu'elle; mais il était comte, il portait un nom déjà historique, il entassait les millions, bien vu au Quirinal, on passe de toutes les chances. Rome entière se passionna.

Jamais ensuite Benedetta ne s'était expliqué comment elle avait pu finir par consentir. Six mois plus tôt, six mois plus tard, certainement, un pareil mariage ne se serait pas conclu, devant l'effroyable scandale soulevé dans le monde noir. Une Boccanera, la dernière de cette antique race papale, donnée à un Prada, à un des spoliateurs de l'Eglise? Et il avait fallu que ce projet fou tombât à une heure particulière et brève, au moment où un rapprochement suprême était tenté entre le Vatican et le Quirinal. Le bruit courait que l'entente allait se faire enfin, que le roi consentait à reconnaître au pape la propriété souveraine de la Cité léonine et d'une étroite bande de territoire, allant jusqu'à la mer. Dès lors, le mariage de Benedetta et de Prada ne devenait-il pas comme le symbole de l'union, de la réconciliation nationale? Cette belle enfant, le lis pur du monde noir, n'était-il pas l'holocauste consenti, le gage accordé au monde blanc? Pendant quinze jours, on ne causa pas d'autre chose, et l'on discutait, on s'attendrissait, on espérait.

La jeune fille, elle, n'entrait guère dans ces raisons, n'écoutant que son cœur, dont elle ne pouvait disposer, puisqu'elle l'avait donné déjà. Mais, du matin au soir, elle avait à subir les prières de sa mère, qui la suppliait de ne pas refuser la fortune, la vie qui s'offrait. Surtout, elle était travaillée par les conseils de son confesseur, le bon abbé Pisoni, dont le zèle patriotique éclatait en cette circonstance: il pesait sur elle de toute sa foi aux destinées chrétiennes de l'Italie, il remerciait la Providence d'avoir choisi une de ses ouailles pour hâter un accord qui devait faire triompher Dieu dans le monde entier. Et, à coup sûr, l'influence de son confesseur fut une des causes décisives qui la déterminèrent, car elle était très pieuse, très dévote particulièrement à une Madone, dont elle allait adorer l'image chaque dimanche, dans la petite église de la place Farnèse. Un fait la frappa beaucoup, l'abbé Pisoni lui raconta que la flamme de la lampe qui brûlait devant l'image, devenait blanche, chaque fois qu'il s'agenouillait lui-même, en suppliant la Vierge de conseiller le mariage rédempteur à sa pénitente. Ainsi agirent des forces supérieures, et, elle céda par obéissance à sa mère, que le cardinal et dona Serafina avaient combattue, puisqu'ils la laissèrent maîtresse d'agir, lorsque la question religieuse intervint. Elle avait grandi dans une pureté, dans une ignorance absolue, ne sachant rien d'elle-même, si

fermée à la vie, que le mariage avec un autre que Dario était simplement la rupture d'une longue promesse d'existence commune, sans l'arrachement physique de sa chair et de son cœur. Elle pleura beaucoup et elle épousa Prada, en un jour d'abandon, ne trouvant pas la volonté de résister aux siens et à tout le monde, consommant une union dont Rome entière était devenue complice.

II

Et alors, le soir même des noces, ce fut le coup de foudre. Prada, le Piémontais, l'Italien du nord et de la conquête, montra-t-il la brutalité de l'envahisseur, voulut-il traiter sa femme comme il avait traité la ville, en maître impatient de se contenter ? ou bien la révélation de l'acte fut-elle simplement imprévue pour Benedetta, trop salissante de la part d'un homme qu'elle n'aimait pas et qu'elle ne put se résigner à subir ? Jamais elle ne s'expliqua clairement. Mais elle ferma violemment la porte de sa chambre, la verrouilla, refusa avec obstination de la rouvrir à son mari. Pendant un mois, il dut y avoir des tentatives furieuses de Prada, que cet obstacle à sa passion affolait. Il était outragé, il saignait dans son orgueil et dans son désir, jurait de dompter sa femme, comme on dompte une jument indocile, à coups de cravache. Et toute cette rage sensuelle d'homme fort se brisait contre l'indomptable volonté qui avait poussé en un soir, sous le front étroit et charmant de Benedetta. Les Boccanera s'étaient réveillés en elle : tranquillement, elle ne voulait pas ; et rien au monde, pas même la mort, ne l'aurait forcée à vouloir. Puis, c'était chez elle, devant cette brusque connaissance de l'amour, un retour à Dario, une certitude qu'elle devait donner son corps à lui seul, puisque à lui seul elle l'avait promis. Le jeune homme, depuis le mariage qu'il avait dû accepter comme un deuil, voyageait en France. Elle ne s'en cache même pas, lui écrivit de revenir, s'engagea de nouveau à ne jamais appartenir à d'autres.

D'ailleurs, sa dévotion avait grandi encore, cet entêtement de garder sa virginité à l'amant choisi se mêlait, dans son culte, à une pensée de fidélité à Jésus. Un cœur ardent de grande amoureuse s'était révélé en elle, prêt au martyre pour la foi jurée. Et, quand sa mère, désespérée, la suppliait à mains jointes de se résigner au devoir conjugal, elle répondait qu'elle ne devait rien, puisqu'elle ne savait rien en se mariant. Du reste les temps changeaient, l'accord avait échoué entre le Vatican et le Quirinal, à ce point que les journaux des deux partis venaient de reprendre, avec une violence nouvelle, leur campagne d'outrages ; et ce mariage triomphal auquel tout le monde avait travaillé, comme à un gage de paix, croulait dans la débâcle, n'était plus qu'une ruine ajoutée à tant d'autres.

Ernesta en mourut. Elle s'était trompée, son existence manquée d'épouse sans joie aboutissait à cette suprême erreur de la mère. Le pis était qu'elle restait seule sous l'entière responsabilité du désastre, car son frère, le cardinal, et sa sœur, dona Serafina, l'accablait de reproches. Pour se consoler, elle n'avait que le désespoir de l'abbé Pisoni, doublement frappé par la perte de ses espérances patriotiques par le regret d'avoir travaillé à une telle catastrophe. Et, un matin, on trouva Ernesta, toute froide et blanche dans son lit.

On parla d'une rupture au cœur, mais le chagrin avait pu suffire, elle souffrait affreusement, discrètement, sans se plaindre, comme elle avait souffert toute sa vie. Il y avait déjà près d'un an que Benedetta était mariée, se refusant à son mari, mais ne voulant pas quitter le domicile conjugal, pour éviter à sa mère le coup terrible d'un scandale public. Sa tante Serafina agissait pourtant sur elle, en lui donnant l'espoir d'une annulation de mariage possible, si elle allait se jeter aux genoux du Saint-Père ; et elle finissait par la convaincre, depuis que, célant elle-même à de certains conseils, elle lui avait donné pour directeur son propre confesseur ; le père jésuite, âgé de trente-cinq ans à peine, était un homme grave et aimable, aux yeux clairs, d'une grande force dans la persuasion.

Benedetta ne se décida qu'au lendemain de la mort de sa mère, et seulement alors elle revint habiter, au palais Boccanera, l'appartement où elle était née, où sa mère venait de s'éteindre. Tout de suite, d'ailleurs, le procès en annulation de mariage fut porté, pour une première instruction, devant le cardinal vicaire, chargé du diocèse de Rome. On racontait que la concubine ne s'y était décidée, qu'après avoir obtenu une audience secrète du pape, qui lui avait témoigné la plus encourageante sympathie. Le comte Prada parlait d'abord de forcer judiciairement sa femme à réintégrer le domicile conjugal. Puis, supplié par son père, le vieil Orlando, que cette affaire désolait, il se contenta d'accepter le débat devant l'autorité ecclésiastique, exaspéré surtout de ce que la demanderesse alléguait que le mariage n'avait pas été consommé, par suite d'impuissance du mari. C'est un des motifs les plus nets, acceptés comme valables en cour de Rome. Dans son mémoire, l'avocat consistorial Morano, une des autorités du barreau romain, négligerait simplement de dire que cette impuissance avait pour cause unique la résistance de la femme ; et tout un débat se livrait sur ce point délicat, si scabreux, que la vérité semblait impossible à faire : on donnait, de part et d'autre, des détails intimes en latin, on produisait des domestiques, ayant assisté à des scènes, racontant la cohabitation d'une célébration d'une année. Enfin, la pièce la plus décisive était un certificat, signé par deux sages, qui, après examen, concluaient à la virginité intacte de la jeune fille. Le cardinal vicaire, agissant comme évêque de Rome, avait donc déferé le procès à la congrégation du Concile, ce qui était pour Benedetta un premier succès, et les choses en étaient là, elle attendait que la congrégation se prononçât définitivement, avec l'espoir que l'annulation religieuse du mariage serait ensuite un argument irrésistible pour obtenir le divorce devant les tribunaux civils.

EMILE ZOLA.

(A suivre)

D'une efficacité réelle

Le plus court moyen pour s'éviter de cruelles souffrances, et les années qui découlent d'un séjour forcé à la maison, à la suite d'un rhume négligé, c'est de prendre dès le début du *Bavone Rhumal*, c'est le seul remède jouissant d'une réelle efficacité. Il est prompt, sur ; tous les médecins le recommandent comme étant supérieur à tous les autres.

Procurable partout à 25 cts la bouteille.

PAPIER DE TOILETTE

En rouleaux et en Paquets de 5c. à 10c.

"HOUSEHOLD" 400 feuilles brochées, 5c. le paquet.

"PILGRIM" 600 feuilles brochées, 10c. le paquet, \$1. la doz.

"REGINA" 1000 feuilles brochées 15c. le paquet, 1,50 la doz.

"CRESCENT" Rouleaux Hygiéniques perforés, 10c. le rouleau, \$1.00 la doz.

*Ces Marques sont LES MEILLEURES
mais nous en avons de toutes sortes.*

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—**THOMAS DAVIDSON, Ecr.**

DIRECTEURS ORDINAIRES:

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.
Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filiatrouault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montreal.

BURROUGHS & BURROUGHS,
AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal

Téléphone 1521

c. S. Burroughs W Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY
AVOCAT

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN
AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Téléphone 2243.



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, New York. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinete et de Solfège,

221—RUE CRAIG—221

LA SAISON
25, rue de Lille, PARIS
Le seul au monde publiant 100 Gravures par 50 OUVRAGES

Journal illustré des Dames, le plus beau et le plus complet.
50 OUVRAGES DE TOILETTE
disposés comme suit:
10 costumes
5 vêtements d'été
8 modèles de chapeaux
4 toilettes pour les et patrons.
22 motifs d'oreilles, initiales, boutons, et des descriptions des gravures, un ravissant Fashion, très moral, illustré de beaux dessins dans le texte.
E-Spécimen gratis.— Abonnements:
3 mois 50c
6 90c
Agents à Montréal: **L. S. JOS. TARDIEU & FRÈRES,** 104 et 106 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. BOITE 278.

POUR RELIER LES FASCICULES "NAPOLEON"

Nous avons fait faire une stampe toute spéciale; ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient bien de venir voir un échantillon de notre rouleau à nos bureaux, ou demander notre agent qui trait le leur montrer

JOHN LOVELL & FILS
23 Rue Saint-Nicolas.